

Histoire sociale et intellectuelle de la Chine

M. Jacques GERNET, membre de l'Institut
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

Associations et académies en Chine

Il s'agissait d'examiner le rôle joué par les associations et les institutions communautaires dans le vaste effort de « confucianisation » de la société chinoise entrepris par les classes lettrées à partir du XI^e siècle. Le phénomène est comparable à l'entreprise de christianisation mise en lumière par Jean Delumeau à partir du XVI^e siècle, les deux mouvements coïncidant, en Chine et en Europe, avec les débuts de la diffusion du livre et l'extension des classes instruites. La société chinoise ne serait devenue confucéenne que progressivement, à la suite d'efforts répétés pour éliminer cultes et coutumes aberrants, et pour imposer une morale rigoriste. Telle est l'hypothèse qui a soutenu les recherches. A cause de l'abondance de la matière, la seconde partie du programme (les académies) a dû être laissée de côté provisoirement.

Les motifs qui sont à l'origine de la création des associations en Chine sont des plus divers, mais le plus ancien semble bien avoir été de caractère religieux. Le mot *she*, qui s'est appliqué par la suite à des associations, confréries, clubs, cénacles, collèges de tous genres, désignait à l'origine le dieu du Sol, son sanctuaire et les réunions pour les sacrifices, banquets et fêtes qui étaient célébrés en son honneur par les communautés paysannes au printemps et en automne. Mais ce n'est qu'aux IX^e-X^e siècles que les manuscrits sur papier retrouvés à Dunhuang permettent de connaître la vie d'associations bouddhiques constituées sans doute sur le modèle ancien. Les *she* de Dunhuang ont des activités diverses (organisation de fêtes bouddhiques, constructions pieuses, récitations de sūtra...) et présentent des caractéristiques qu'on retrouve aux époques postérieures : bureau composé d'un président, d'un assesseur et d'un secrétaire, banquets à date fixe, cotisation, règlement et pénalités. Le lien qui unit les membres du même *she* à Dunhuang est étroit et les oblige à contribuer aux événements importants de la vie de

leurs coassociés. Comme dans les sociétés secrètes, mieux connues à l'époque contemporaine qu'anciennement, l'association implique une quasi-fraternité entre membres du même *she*.

Deux siècles plus tard, à Hangzhou, le milieu urbain a favorisé le développement d'une grande variété d'associations, le plus souvent de caractère profane : société de poésie, clubs de tir à l'arc, de football, de polo, d'amateurs de cerfs-volants, confréries de fidèles, taoïstes et bouddhistes... Certaines associations (*she* ou *hui*, les deux termes sont devenus équivalents) correspondent en fait à des corporations d'artisans : éleveurs d'oiseaux, montreurs de marionnettes, coiffeurs, « geishas »... Chaque association a son saint patron sans doute et sa fête annuelle au cours de laquelle on rivalise en dépenses et en adresse : solidarité et compétition sont deux principes de la vie associative.

Des statuts de sociétés littéraires — dont ceux de l'« Association des joyeux vieillards » de Hangzhou (1588) dont la moyenne d'âge est de 80 ans — et de sociétés de secours aux victimes de la famine et des guerres (l'une d'elles d'inspiration chrétienne, mais dans son principe tout à fait chinoise, ms. 7348 du fonds chinois de la Bibliothèque nationale, *Renhui yue*, 1634), ainsi que des données contemporaines fournies par Arthur Smith (*Village Life in China*, New York, 1899) (associations en vue de pèlerinages, sociétés de surveillance des récoltes, associations de prêts à intérêt) permettent de se faire une idée des formes extrêmement variées prises par la même institution.

Ces textes et ces remarques ont servi d'introduction à une étude encore très incomplète des associations créées pour la pratique en commun de la vertu. Une de leurs formes les plus connues est le *xiangyue* ou « convention communale ». La première avait été créée en 1077 par un nommé Lü Dajun au sud-est de l'actuel Xi'an. On devait y observer quatre règles : « s'encourager mutuellement au bien, se corriger mutuellement de ses fautes, se traiter mutuellement selon les rites, s'aider mutuellement en cas de malheur ». Plus ou moins imposés aux communautés paysannes, les *xiangyue* se développent surtout à partir du début du xvi^e siècle et on en trouve tout un réseau dans certaines régions où ils sont liés à l'extension des *baojia* ou organisations de contrôle de la population par le moyen de groupes de 10 et 100 familles ayant chacun leur responsable. Les deux institutions se ressemblent d'ailleurs : comme les *xiangyue*, les *baojia* visent à développer l'entraide et à encourager au bien, mais ils ont en même temps une fonction policière : grâce à la surveillance qu'exercent les familles les unes sur les autres, ils empêchent le vagabondage et le banditisme, les jeux d'argent, le faux-monnayage, la diffusion des cultes interdits, la constitution de sociétés secrètes... Les conventions cantonales sont un préalable aux institutions de secours mutuel (greniers et écoles communautaires).

Dans le texte de 1077, sont considérés comme actions vertueuses, l'instruction morale donnée aux jeunes, les efforts faits pour mettre un terme aux querelles, les dons aux personnes dans la détresse, la lecture, le travail assidu aux champs, la bonne économie domestique..., comme actions répréhensibles, l'ivrognerie, les jeux d'argent, les procès, la calomnie, l'usure à un taux excessif, le laisser-aller dans les paroles ou le vêtement, les dépenses abusives... Bonnes actions et fautes sont inscrites sur des registres. Les peines sont graduées suivant leur gravité, la récidive, l'endurcissement.

Les *Œuvres complètes* de Wang Yangming (*Wang Wencheng quanshu*, chap. 18, 42b-49b) apportent des précisions intéressantes sur les *xiangyue* que le maître avaient créés en 1518 à Ganzhou, dans le sud du Jiangxi. Le chef de la convention devait s'entremettre en cas de querelle entre débiteur et créancier, faire cesser les différends, arbitrer au mieux. Les assemblées commençaient par des cérémonies avec salutations réciproques et par l'énoncé de ce serment : « Si l'un de nous n'est pas sincère, agit bien en apparence mais fait le mal en secret, que les dieux et les génies le détruisent ». Il y avait trois registres : pour les noms des membres, pour l'inscription des bonnes actions, pour celle des mauvaises.

Les *xiangyue* sont des groupes où l'on fait en public l'aveu de ses fautes, où l'on s'accuse soi-même et où l'on met les autres en accusation. *Xiangyue* et *baojia* donnent l'impression que certaines pratiques de la Chine communiste ne sont pas si modernes que cela : les séances de critique et d'autocritique, la pression du groupe, les marques d'éloge ou de réprobation, les sanctions prises contre les récalcitrants, la lutte contre le gaspillage, les attaques contre les superstitions... tout cela est bien attesté dès les époques Song et Ming. Les quatre règles de Lü Dajun avaient été remplacées au début du xvi^e siècle par les six Saintes maximes du fondateur des Ming, remplacées à leur tour par les seize Saintes maximes de l'empereur Kangxi en 1670. Règles et maximes étaient expliquées et commentées à la façon d'un catéchisme lors des réunions des *xiangyue* (comme seront expliqués et commentés les propos (*yülu*) de Mao Zedong pendant la révolution culturelle).

Parallèlement aux « conventions cantonales » qui réunissent des gens du peuple, il existe des associations de lettrés dont les fins sont analogues : il s'agit de s'encourager mutuellement au bien et de réprimer ses passions (colère, sensualité, cupidité, avarice, amour de la gloire, prétention). Il est utile pour cela d'avoir des amis qui vous conseillent et vous redressent, car on est mauvais juge de soi-même. Les textes de quatre règlements de société de ce type (*huitiao* ou *huiyue*) qui datent de la fin du xvi^e siècle ont été réunis et annotés en 1799 et 1800, et figurent dans le vol. 733 du *Congshu jicheng*. Créées par des lettrés originaires de Jingzhou dans le sud-est du Anhui, ces sociétés se réclament de la tradition de Wang Yangming (1472-1529). Deux d'entre elles ont été fondées par un nommé Zha Duo (1516-

1589), disciple de Wang Ji et de Qian Dehong qui furent les deux plus célèbres disciples de Wang Yangming. Zha Duo est hostile au quiétisme et aux pratiques de « recueillement accroupi » (*jingzuo*) qui étaient alors très en vogue dans les milieux lettrés. Mais par delà le perfectionnement individuel de leurs membres, ces sociétés visent à une réforme des mœurs locales : l'un des règlements, en 23 articles, porte non seulement sur le contrôle par chacun de ses réactions et sur le respect des rites, mais aussi sur les activités de secours et sur le devoir qu'ont les classes instruites d'assurer la paix sociale en empêchant le développement des procès, le banditisme et les jeux d'argent.

C'est un autre type d'association de lettrés que fait connaître une convention en 28 articles qui date du début du xvii^e siècle et dont le texte a été conservé au chap. 13 de la monographie de la sous-préfecture de Xianning à Xi'an. Il s'agit de l'« Association d'étude du monastère Baoqing » fondée par Feng Congwu (1556-1627 ?). Comme les académies, l'association possède une collection d'ouvrages et l'on s'y livre à des discussions. Livres et thèmes de discussion y sont strictement orthodoxes. Sont particulièrement recommandés la modestie, le sérieux, l'égalité d'humeur, les bonnes manières (ne pas éructer, tousser, bailler, croiser les jambes, se tenir penché... en présence d'un aîné ou d'un supérieur). Les associés sont mis en garde contre les mauvaises lectures, la composition de pièces de théâtre, la fréquentation des cabarets et des chanteuses... Il est recommandé de ne pas reprendre en public ceux qui ont commis une faute afin de ne pas faire obstacle à leur désir de perfectionnement en leur faisant perdre la face. Presque tous les articles de cette convention intéressent les rapports entre associés et la discipline qu'ils doivent s'imposer.

A la fin du xvii^e siècle, Tang Bin (1627-1687) crée sur le même modèle une association où l'on pratique cependant une sorte de confession publique de ses bonnes et mauvaises actions tous les dix jours. Les discussions portent sur la conduite individuelle et les questions de morale. Les livres en usage dans l'association sont un peu plus nombreux et moins strictement orthodoxes, car ils incluent les œuvres de Lu Xiangshan et celles de Wang Yangming. Les meilleurs passages des conférences, les meilleures parties des discussions qui y font suite sont notées très exactement et reproduites sur un registre spécial. Les règlements de cette association dénommée, par allusion à un propos de Confucius, Zhixue hui, « Association de la détermination d'étudier [afin de se perfectionner] » figurent dans le *Zhaodai congshu, geng*, 11.

La « Société des témoins », Zhengren she, créée en 1631 par le philosophe Liu Zongzhou (1578-1645) (texte du règlement dans le *Congshu jicheng*, vol. 733), attache elle aussi une grande importance aux conférences morales et philosophiques (*jiangxue*) dont elle vise à faire revivre la tradition interrompue depuis la répression contre le parti de l'académie Donglin en 1624. Sa création avait été décidée lors de la réunion de plus de deux cents lettrés

devant le sanctuaire dédié à la mémoire de Tao Wangling, maître de l'école de Wang Yangming. Ce détail rapproche l'association des académies, régulièrement fondées pour perpétuer le souvenir et le culte d'un maître. Il y en a d'autres : le bâtiment où se réunissent les associés abrite une tablette de Confucius et les rites y occupent une grande place ; salutations et évolutions des membres y sont réglées par un chef du protocole (*sizan*). Les exposés et les discussions sont pris en sténographie. Le règlement prévoit trois types de peines. La plus grave est l'exclusion définitive (en cas d'abus de pouvoir, d'enrichissement irrégulier, de falsification d'identité... ; sont considérés comme moins graves la pédérastie et le fait d'entretenir des chanteuses à domicile).

Les académies semblent avoir souvent servi de lieux de réunion pour les associations de lettrés où l'on s'occupait de conférences sur la morale et de pratique en commun de la vertu, et il est parfois difficile de distinguer entre les académies et ces associations. Au début du chap. 25 de sa grande étude sur les écoles philosophiques de l'époque des Ming, Huang Zongxi mentionne pêle-mêle, comme s'il s'agissait d'institutions de même genre, huit associations de lettrés, une sorte d'ermitage (*jingshe* : un des noms anciens des académies) et un hall de conférences (*jiangtang*). Il est en tout cas remarquable que ces associations se développent en même temps que les académies, les conventions cantonales, les écoles philosophiques et la pratique des conférences à partir du début du xvi^e siècle et surtout après la mort de Wang Yangming en 1529. L'action et l'influence considérable de Wang Yangming ne sont évidemment pas étrangères à ce phénomène général, mais ses causes doivent être plus profondes et sans doute d'origine sociale, car sinon le succès même de Wang Yangming resterait un mystère. Le xvi^e siècle a été précisément une époque de transformation de l'économie et de la société chinoises. Bien que l'analyse soit difficile, c'est de ce côté-là qu'il faut chercher.

En s'efforçant d'étendre leur clientèle et en formant des confédérations, académies et associations ont exercé, sans avoir à proprement parler de programme politique, une action de caractère politique : elles introduisaient dans le système centralisé de l'époque un principe de dissolution. Mais, pour avoir déjà fait l'objet d'études approfondies en Chine et en Occident, le rôle politique qu'ont joué les associations littéraires et tout particulièrement le Fushe après la proscription du parti de l'académie Donglin en 1624-1626 a été laissé de côté.

La société de l'époque des Ming à travers les recueils de notes diverses

Les recueils de notes diverses prises au jour le jour sont un genre littéraire très pratiqué depuis le xi^e siècle et constituent une source riche d'informations sur l'histoire sociale et la vie quotidienne. Mais leur exploitation est

difficile en raison de la diversité du contenu et de l'absence d'index. Il n'était donc pas question de tirer des enseignements immédiats de la lecture de deux de ces recueils d'époque Ming, mais seulement quelques matériaux pour l'avenir.

Le *Yanxing jianwen lu* ou « Recueil des propos et actions exemplaires vus ou entendus » de Zhang Lüxiang (1611-1674) a été préfacé par son auteur le 20 mai 1644, un mois après l'entrée des troupes de Li Zicheng à Pékin. La plupart des notes datent en effet des vingt dernières années de l'époque des Ming. Mais certaines notes sont nettement postérieures. Toutes se rapportent au pays natal de Zhang Lüxiang, entre Shanghai et Hangzhou. L'auteur a conçu son recueil comme un ouvrage de morale. Pauvre et ne pouvant inviter de maître, il s'est, dit-il, contenté de relever ce qu'il voyait et entendait de remarquable, estimant que « le Ciel n'est pas plus avare du Dao que la Terre de ses trésors ». L'inspiration générale du recueil semble devoir beaucoup à Liu Zongzhou, philosophe trop négligé dont l'influence a été considérable chez plusieurs des plus grands lettrés du début de l'époque mandchoue. Même insistance chez Zhang et Liu sur la bienfaisance, le désintéret pour les richesses, l'économie, les activités utiles et pratiques. Estimant que vivre de son travail était un principe de moralité, Zhang Lüxiang cultivait lui-même ses propres terres. Parmi ses écrits, on compte deux essais sur l'éducation et un traité d'agriculture.

Une partie importante de son recueil de notes a pour thème le dévouement aux parents, aux maîtres, aux amis, aux plus jeunes et aux aînés, l'intégrité des fonctionnaires, la chasteté et la fidélité des femmes, choses trop rares pour ne pas mériter d'être signalées et méditées. Plusieurs notes apportent aussi des indications intéressantes sur les initiatives privées de secours aux malades et aux affamés, lors des sécheresses ou des inondations.

Les *Kezuo zhuiyu* ou « Propos oiseux de l'assemblée des hôtes » de Gu Qiyuan (1565-1628) (première édition 1618) sont un recueil de notes sur le Nankin de la fin du xvi^e siècle et sur les traditions relatives à Nankin depuis le début des Ming. L'ouvrage contient de nombreux détails sur les mœurs locales et sur leur évolution au xvi^e siècle.

J. G.

PUBLICATIONS

Chine et christianisme, action et réaction (Gallimard, Bibliothèque des histoires, 1982, 342 p.).

Nan Song shehui shenghuo shi (La vie quotidienne dans la société des Song du Sud) (Zhongguo wenhua daxue, Taipei, 1982, 227 p.).

Techniques de recueillement, religion et philosophie : à propos du jingzuo néo-confucéen (*Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, LXIX, 1981, 289-305).

L'homme ou la paperasse : aperçu sur les conceptions politiques de T'ang Chen (1630-1704) (*State and Law in East Asia, Festschrift Karl Büniger*, sous la dir. de D. Eikemeier et H. Franke, Harrassowitz, Wiesbaden, 1981, 112-125).

Robert des Rotours (1891-1980) (*T'oung Pao*, LXVII, 1-2, 1981, 1-3).

AUTRES ACTIVITÉS

Administration des instituts d'Asie du Collège de France.

Codirection de la revue internationale de sinologie *T'oung Pao*.

Direction du *Hôbôgirin*, dictionnaire encyclopédique du bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises.

Communication à la conférence annuelle de la British Association of Chinese Studies, Oxford, 20 septembre 1981.

Conférence au Collège universitaire fontenaisien, 7 décembre 1981.